

Pour le colloque du CELAT « Résidus mémoriels et présence de l'oubli : examiner et interroger les pluralisations au regard des traces matérielles et immatérielles. »
Séance 5 vendredi 18 mars circa 11h30. Avec échange avec l'artiste par zoom.

À propos de l'exposition « Entropie » de Paolo Almario. Janvier-février 2020, Centre d'art Jacques-et-Michel-Auger du Carré 150 de Victoriaville. Octobre 2021 — janvier 2022, Centre national d'exposition (CNE), Jonquière

Résumé

Dans l'installation récente *Entropie* de Paolo Almario (CNE, Jonquière, 2022), le visage du visiteur est capté et projeté en temps réel sur un panneau regroupant 4800 petits rectangles blancs. Ce portrait prend toute la place sur l'écran, lequel est progressivement détruit pièce par pièce par un robot qui se déplace derrière le panneau. Notre interaction avec la machine précipite ce morcellement de notre image en miroir : est-ce une figure emblématique de l'anthropocène, l'humain est partout et tout à la fois court à son extinction ? Ce dispositif nous convie à une réflexion sur l'effacement progressif du visage humain, ce que cela signifie. Est-ce disparition de l'individu, alors que nous sommes soumis à une logique d'émancipation des groupes, à notre dissolution dans des hégémonies religieuses, à notre atomisation dans l'anonymat bureaucratique, au dressage requis par un conformisme moral ? Est-ce la disparition de la notion d'homme, sa spécificité historique telle que la considérait Michel Foucault lorsque, dans *Les Mots et les choses*, il a prédit que « l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. » Est-ce la disparition du visage selon Emmanuel Lévinas, qui nous rappelle que la dimension éthique de la relation à autrui précède toute ontologie ? Finalement, cet effritement du visage traduirait aussi la transformation de l'identité d'un réfugié politique qui a dû fuir la Colombie, qui perd ses repères et s'en trouve de nouveaux.

« ENTROPIE » DE PAOLO AMARIO. QUAND LE VISAGE S'EFFACE, DERNIÈRES TRACES

Le visiteur en galerie va à la rencontre de l'écran sur lesquels son portrait vidéo apparaît. Le visiteur voit son portrait projeté en temps réel sur un écran constitué de 4800 petits rectangles blancs. Ce portrait est détruit pièce par pièce par un robot qui se déplace derrière le panneau. Son image en miroir se morcelle, les rectangles gisent sur le sol.

« Tant qu'on interagit, la machine va se déclencher et on verra le visage se déconstruire », explique l'artiste. Ainsi, il s'agit d'une exposition évolutive, si bien qu'à la fin, il n'y aura plus de photos. Tout sera défait. » Paolo Almario

Le portrait du visiteur apparaît automatiquement sur le panneau-écran. Le dispositif nous invite à faire une expérience qui dépasse le portrait robot. La désignation « portrait robot » suggère un portrait dessiné par un robot, garantie de ressemblance objective. Les caméras de surveillance et la vision par ordinateur travaillent à distinguer le visage individuel parmi les millions de facies analysés. Paolo Almario déplace le processus : dans *Entropie*, le

visage n'est pas filtré par un algorithme, il est criblé par un bras robotique qui s'active derrière l'écran et le défait aléatoirement.

Que signifie cette disparition du visage ? L'artiste veut-il nous parler de la reconnaissance faciale dans une société de la surveillance ? Veut-il nous parler de l'effritement des identités individuelles dans une société où tout devient anonyme ? Comment interpréter ce dispositif. ? D'un côté l'écran nous renvoie à notre visage agrandi, et tout à la fois il donne à voir l'effritement de cette image. Nous voulons, dans les lignes qui suivent, interroger ce que signifie cette atteinte au visage.

En effet, le spectateur est d'abord surpris de découvrir son portrait projeté en grand format. Il dévisage avec curiosité ce nouveau territoire. Ce qui introduit un élément de fascination, le visage capté en temps réel, sans déformation sinon cette démesure : le spectateur connaît son quinze minutes de gloire. Tandis qu'il prolonge l'interaction avec son image, il a enclenché une auto-destruction de l'écran — et de lui-même. Sitôt que mon visage s'affiche sur la surface, celle-ci s'effrite : est-ce une illustration de l'anthropocène, quand l'omniprésence de l'humain sur la planète en provoque la dévastation ?

I — L'épiphanie du visage

Le dispositif *Entropie* de Paolo Almario donne à voir un effacement du visage. Que signifie cet effacement à une époque où l'individu disparaît ? Tout devient anonyme : je suis une ligne de code dans une base de données, un calcul de pourcentage dans une bureaucratie, mon individualité effacée par mon appartenance à un groupe. Pendant que je me contemple en miroir, tout de désagrège autour de moi. Mon époque est devenue un gigantesque « selfie », tandis que le monde tombe en ruine. En effet, ma société s'efforce de ressembler à une image idéale, tandis que le monde matériel est ravagé par des catastrophes écologiques et sociopolitiques.

Pour mieux comprendre ce que signifie cette contemplation de soi, nous devons faire appel à la notion de visage chez Lévinas qui croit encore en une vérité intime de la personne¹. Lévinas appelle visage la possibilité d'une vraie représentation de soi, qui donne accès à une expérience approfondie de soi-même. Toute autre représentation ne serait que reflet ou caricature.

C'est pourquoi je fixe mon image en miroir, comme si elle allait me révéler ma vérité. Le *visage* est l'expression de la personne secrète et inachevée, tandis que la *face* appartient à la personne qui accomplit son être, qui trouve ses repères parmi les siens. Le visage expose un dénuement existentiel, une nudité d'avant l'être. « Le visage dans sa nudité est la faiblesse d'un être unique exposé à la mort² ». Je suis mis à nu par le visage, il révèle ma faiblesse et mon inachèvement. Cette nudité est un dépouillement physique et moral, c'est aussi une expérience éthique.

¹ « Le “visage” c'est ce qui est derrière la façade et sous la contenance que chacun se donne. » E. Lévinas, *Les Imprévus de l'histoire*, Fata Morgana, 1994, p. 179.

² Lévinas, *Les Imprévus*, p. 179

Le visiteur d'*Entropie* est frappé, c'est le cas de le dire, par le travail de percussion qui effrite l'écran. On pourrait y voir une analogie des battements de coeur, comme une pulsation dans l'image. À regarder le visage de plus près, nous découvrons que tout repose sur des rythmes de destruction et aussi de régénération. Le visiteur est ainsi introduit dans une dimension éthique qui, selon Lévinas, précède l'ontologie. Notre relation avec autrui précède notre compréhension de l'être : c'est de l'intérieur de mon rapport aux autres que j'appréhende l'existence et aussi l'au-delà de cette existence : la mort et l'origine. Mon appréhension de la réalité est déterminée par la nature de ma relation aux autres : l'indifférence et la responsabilité déploient des mondes différents.

« La compréhension de l'être en général ne peut pas dominer la relation avec Autrui. Celle-ci commande celle-là³. »

Voilà ce qu'implique la contemplation du visage : je constate l'existence de l'autre, et surtout j'observe de quoi il dépend, je connais ses besoins, ses privations et ses satisfactions. Lorsque j'intercepte son regard, ce visage devient une fenêtre, j'entrevois une ouverture sur autre chose. Il en résulte un sentiment d'étrangeté, le vertige d'une altérité. La contemplation du visage m'introduit à un au-delà du monde, il m'est donné d'envisager une réalité tout autre.

Libre à chacun de se hisser à la hauteur des rencontres qu'il fait, de se laisser interpellé par la gravité du visage qui se présente à lui, de reconnaître dans ce visage une exigence qui se fait connaître, une demande aussi. Il y aurait, en chacun de nous, une ouverture au monde qui précède la constitution des existants. Sans cette ouverture, tout est confondu. Les personnes et les objets, dans une agglutination des choses. L'expérience du visage selon Lévinas demeure néo-platonicienne : la dimension éthique est orientée vers le Bien — du moins elle est habitée par une recherche du Bien. C'est pourquoi, les yeux dans les yeux, lorsque j'approfondis l'existence de la personne en face de moi, je peux dire que sa face serait « trouée » par l'irruption de quelque chose qui précède toute ontologie. Le visage nu trahit toujours la recherche d'une vie meilleure, une vie bonne. Je recherche de la vraie vie, quand la vraie vie est recherche.

Pour considérer le visage d'autrui : il faut faire face. Il faut chercher le visage derrière le nom et l'image. Mais chacun est défiguré par ses préoccupations quotidiennes, il ne sait plus rien de l'expérience qu'il fait de sa propre vie. Il ne peut faire connaître son vrai visage, quand même il le voudrait. L'autre me fait face, il prend place, il se présente devant moi, je peux identifier cette personne, je reconnais sa face. Soudain il y a quelque chose qui s'ajoute, Lévinas parlait d'épiphanie du visage : quelque chose d'insaisissable qui précède l'aspect et le nom. Une transcendance qui brise le monde tel que je le connais⁴.

Cette épiphanie du visage n'est pas une révélation subite : le dispositif de Paolo Almarino présente un processus lent et progressif : sitôt qu'un premier rectangle tombe, on déduit la

³ E. Lévinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*. M. Nijhoff, 1961, p 221. (*Le livre de poche*, 1990)

⁴ Une « transcendance première qui brise le Logos », E. Lévinas, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Vrin, 1949, p. 236.

suite. L'attrition est lente — elle prendrait des jours. Je reste devant l'écran, la fascination pour ma propre image perpétue sa destruction. Je crois que, par ce portrait vidéo, j'affirme ma présence et, simultanément, j'entreprends de me défigurer.

Depuis Descartes, nous présupposons qu'il y a, au cœur de l'existence, une autospécularité : sitôt que je pense, je sais que je pense. Et lorsque je prends conscience que j'existe, j'existe davantage. Car pour Descartes, je peux parvenir à la conscience pleine et entière de ce que je suis. Mais le miroir s'est brisé. Maintenant je crois plutôt que toute représentation que je me donne de moi-même est partielle et tronquée, elle est reflet dans un miroir déformant, elle est personnage dans un mauvais théâtre. Le philosophe Lévinas n'accepte pas cette perte du miroir, il fait du visage le moyen privilégié d'envisager notre existence. « Ce que nous appelons visage est précisément cette exceptionnelle présentation de soi par soi⁵. » Cette présence à soi serait antérieure à « la présentation de réalités simplement données ». Mais l'humain a perdu cette capacité de se faire une image de lui-même, et d'utiliser cette image pour accéder au fondement de son existence.

Les rectangles au sol me rappellent que notre existence s'effrite, ils rappellent notre mortalité, un étiolement de notre présence à soi. Je ne peux me donner une image « vraie » de moi-même, ce n'est qu'un reflet, une ligne de code... je refuse aussi d'être réduit à de l'information. C'est le refus d'être encapsulé dans un portrait sur écran, d'être réduit à des pixels, des 1/0... ou encore des représentations vectorielles produites par un régime de surveillance. Je conserve une idée romantique du visage : il résiste à l'objectivation et la finitude. Nous sommes 9 milliards, et pourtant c'est dans le visage de chacun que s'illumine un rapport à l'infini.

« L'idée de l'infini, l'infiniment plus contenu dans le moins, se produit concrètement sous les espèces d'une relation avec le visage⁶. ».

II — Le visage de sable

Entropie : le titre rappelle que nous sommes constitués de milliards de cellules organisées dans un système complexe. Plus un système est complexe, plus son équilibre est précaire. Le terme « entropie » désigne l'affaiblissement de l'ordre dans le temps, un concept de thermodynamique invoqué par l'artiste. Certes la fragmentation de l'écran, et donc de notre image projetée, évoque une expérience contemporaine de la mort désignée *component death* : nous ne mourons pas d'un seul coup, mais par défaut d'une partie, une pièce de la machine qui ne peut être remplacée. Ainsi je disparaîs pièce par pièce, comme si j'étais un assemblage de fragments, comme si ma cohérence était factice, simple artifice sur papier, un miroitement sur écran.

Le matériel informatique et le robot destructeur d'écran sont visibles. Une visibilité qui fait contraste avec le caractère invisible du passage du temps, le caractère insidieux de la

⁵ Lévinas, *Totalité et infini*, p. 221.

⁶ Lévinas, *Totalité et infini*, p. 215

destruction des ensembles cohérents : la vie et la société. En fait nous ne voyons pas la destruction de notre monde, tout comme nous ne voyons pas l'enchevêtrement des systèmes qui le rendent possible. Ce qui est entrevu, dès la chute de quelques morceaux, c'est la disparition du visage comme siège d'une nature spécifique de l'humain. L'écran est morcelé et l'image persiste : le visage possède une existence virtuelle. Le support se dérobe, mais le visage se perpétue comme un rêve. Le spectateur est curieux, amusé, surpris, ravi, attentif... il voudrait rester plus longtemps pour assister à cette séparation de l'image et de l'écran, curieux de voir comment l'action mécanique va entraîner une érosion de l'image.

Cependant le dispositif *Entropie* n'évoque pas la mort lente, qui se produirait cellule par cellule, il évoque une autre mort, celle de l'essence de l'« homme ». L'homme spécifique ne meurt pas tout d'un seul coup, dans son entier. Il s'agit en effet, selon Foucault, de l'« érosion lente » d'une histoire qui s'achève. Foucault nous invite à considérer la disparition de l'essence humaine alors qu'il nous est révélé progressivement qu'il n'y a pas de réalité fondamentale qui sépare l'homme des autres formes de vie. il n'y a pas une identité cosmique de « l'homme ».

« Plus que la mort de Dieu — ou plutôt dans le sillage de cette mort et selon une corrélation profonde avec elle, ce qu'annonce la pensée de Nietzsche, c'est la fin de son meurtrier ; c'est l'éclatement du visage de l'homme dans le rire, et le retour des masques⁷. »

Foucault souligne la perte de gravité de l'homme sans visage. Une œuvre de Magritte est intitulée « Personnage éclatant de rire » [1929]. Paolo Almarino nous propose une mise en pièces de notre portrait vidéo. Au terme de cette percussion robotique, pièce par pièce, il ne restera plus rien, peut-être quelques restes risibles. « On peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable⁸. »

Avec la disparition de l'essence universelle de l'homme, disparaît aussi sa singularité : il n'y a plus d'individu singulier, il n'y a plus que le particularisme de votre groupe, de votre langue, de votre territoire, de votre couleur de peau, de votre religion, de votre richesse et de votre histoire. Quant à savoir si votre groupe est une minorité ou une majorité, cette assignation est arbitrée par des rapports de forces, par les détenteurs de l'hégémonie culturelle et idéologique. Dans tous les cas, vous êtes vidé de votre essence, votre singularité est ignorée, il ne reste que votre appartenance à des groupes préférentiellement entrecroisés.

Les classiques disaient volontiers, depuis Cicéron que « le visage est le miroir de l'âme » et que les yeux irradient d'une lueur qui témoigne d'une transcendance. Aujourd'hui cette idée n'a plus cours, votre visage est l'expression de votre génétique et d'une provenance géographique. Alors le visage n'est plus la fenêtre où s'aperçoit le lien de chacun à une vérité secrète de l'univers. Le visage n'est qu'un ensemble de marqueurs dans un dispositif de surveillance, un encodage dans une base de données. Certes il y a encore un visage, mais il n'est plus personne dans ce visage, rien qui ne puisse s'encoder dans une machine.

⁷ Foucault, *Les Mots et les choses*, p. 396-397.

⁸ Foucault, *Les Mots et les choses*, p. 398. Cf. aussi *Œuvres*, La Pléiade, I, 2016, p. 1457

Telle est notre modernité du posthumain : il n'y a plus d'âme ni de destin, il n'y a plus de vérité dont l'humanité serait dépositaire. L'homme est créé par son milieu et, lorsque son milieu est son produit, il se crée lui-même. C'est une étrange subtilisation : le réel est construit par l'homme, ses industries et représentations, et tout à la fois il n'y a plus d'homme qui posséderait un rapport privilégié avec une vérité ultime de l'univers. Tout devient anthropomorphique et en même temps tout se déshumanise. C'est un mouvement inéluctable, résultat de la massification et de la bureaucratisation des sociétés modernes. L'individu perd sa singularité, le visage inviolable s'efface. Le "je" devient anonyme et interchangeable, il n'acquiert une identité que de se laisser amalgamer dans une tribu, une cause, un progrès, une histoire, une émancipation, un trauma, etc.

Entropie met en scène cette disparition de l'universel et du singulier, de la personne comme fragment d'humanité et expérience subjective unique. Les rectangles qui tombent au sol, ce sont les écailles qui nous tombent des yeux. Lorsque l'homme perd sa singularité, l'humain perd son visage : il perd le masque de sa transcendance. Il a perdu ce dépassement qui nous permettait de le reconnaître et de le traiter, selon les mots de Hannah Arendt, comme notre semblable⁹.

Il y a une expérience du visage, c'est la reconnaissance de l'autre comme semblable, dans le partage d'un destin spirituel de l'homme. À notre époque nous avons perdu l'âme et le destin, nous avons perdu aussi le visage, qui n'est plus que le charnier désolant du combat perdu de la reconnaissance de soi. Le visage est analysé, réduit à quelques éléments, stockés dans des mégabanques de visages.

Dans le dispositif *Entropie*, cette destruction mécanique du visage du visiteur signale la perte de la responsabilité dans nos sociétés modernes bureaucratisées où tous les visages sont effacés, c'est la loi de Personne [*rule of Nobody*]. C'est le bouleversement culturel provoqué par la technologie : les systèmes de surveillance réduisent le visage à quelques données biométriques, l'hégémonie culturelle réduit l'individualité à quelques composantes qui assurent son intégration dans la société "transparente" de demain.

III - Le trauma dernière trace

L'humanité présente un nouveau visage : c'est le trauma qui avance son rictus dans une mascarade mondialisée. L'homme a perdu toute crédibilité alors qu'il a dissipé toute illusion qu'il était l'héritier d'une rationalité naturelle. L'humain est un animal blessé, errant, qui serait marqué de façon indélébile par son histoire et ses souffrances.

⁹ Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, vol. 2 : *L'Impérialisme*, trad. Martine Leiris, Fayard, 1982, p. 288. [rééd. Seuil, coll. Points, 2006] « L'homme qui n'est rien d'autre qu'un homme a précisément perdu les qualités qui permettent aux autres de le traiter comme leur semblable. »

Le trauma en tant que blessure (du gr. *traûma*) est-il trace objective que laisse une souffrance dans le corps, ou bien une interprétation postérieure de cet événement, dans le cadre de notre récit personnel¹⁰ ? Nous portons la trace de souffrances d'origines diverses (viols, discriminations, guerres, etc.), faisant du trauma un postulat de la valeur de vérité de la souffrance : il serait notre vrai visage, notre dernière trace d'humanité. Notre modernité a mis en place une idéologie du trauma comme vérité de la souffrance. Un nouvel absolu du visage lorsqu'il porte l'empreinte du trauma.

Le trauma, en tant que souffrance psychique cachée, une blessure latente qui peut être réouverte, est devenue la nouvelle essentialité : *laboro ergo sum*, je souffre donc je suis. Le trauma est tenu pour une réalité objective, quand le corps tient une comptabilité exacte des souffrances. Le trauma demeure paradoxal : à la fois blessure permanente et événement non représentable de l'histoire individuelle — et collective. Le trauma s'est universalisé pour constituer un fondement inamovible aussi bien en politique que dans les arts. Des critiques récentes démontrent que ce serait plutôt un artefact de la modernité¹¹.

En effet la conscience moderne, caractérisée par la sécularisation, a néanmoins sacralisé les stigmates de l'histoire, leur a donné une valeur universelle. Nous avons besoin d'un nouvel absolu pour faire face à notre relativisme moral. Le visage s'est effacé, le trauma est devenu invariant de l'expérience humaine. *Entropie* n'est pas le morcellement d'un portrait particulier, mais l'effondrement du narratif classique de la vérité du "visage".

En fait, la violence de la reconnaissance faciale était déjà en puissance dans l'acte photographique. Dès la deuxième moitié du XIXe siècle, la photo a contribué à une objectivation de la personne humaine dans une image externe, sa totalisation brutale dans un cadre temporel figé¹². Le sujet n'est plus une durée, mais une accumulation de détails dans un instant t. N'est-ce pas analogue au trauma qui est aussi fixation d'un moment dans un semblant d'éternité, l'individu arrêté dans une période de temps qui semble illimitée. La photo nous inflige la réduction de notre expérience subjective dans une production objective : notre psyché porte la trace de ce choc initial, avec la restructuration de la mémoire qui accompagne l'émergence de nouvelles technologies.

¹⁰ Le concept freudien d'après coup (*Nachträglich*) considère les constructions psychiques subséquentes : devient trauma un événement qui n'a pas été vécu comme tel sur le moment, ou encore qui a été fantasmé rétroactivement.

¹¹ Revisiter la notion de trauma : Anne Rothe, « Irresponsable Nonsense : an Epistemological and Ethical Critique of Postmodern Trauma Theory » dans Ataria, Yochai et al (eds.), *Interdisciplinary Handbook of Trauma and Culture*. Berlin and New York: Springer, 2016. Cf. : *Popular Trauma Culture: Selling the Pain of Others in the Mass Media*, New Brunswick, NJ: Rutgers UP, 2011.

¹² Walter Benjamin, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Payot, 2021, 290 p.

La métaphore de Self est parlante : « vous éprouvez le besoin de réprimer le choc posthume engendré par la l'image totalisante de la caméra [...] vous réprimez votre conscience des rouages d'acier aiguisés qui tournoient à quelques centimètres de corps vulnérable¹³. »

Notre image est faite de pixels, mais est aussi un produit de l'industrialisation à grande échelle. À notre époque de saturation des images (10 puissance 12 de nouvelles photographies par an) la photographie nous totalise et en même temps nous éparpille. En nous rapprochant de l'écran, notre portrait se précise tandis que le morcellement de l'écran précipite des parties qui gisent au sol.

Avec la fin de la modernité, nous avons perdu les grands récits. Au relativisme des valeurs répond l'émergence d'un nouvel absolu : le caractère indélébile de la souffrance, trace que ne peut effacer aucune réparation, repentance, autocensure. Notre psyché collective est écrasée par cette surcharge mnémonique, non pas de grands récits d'un destin de l'humanité, mais « le trauma qui, par des milliers de coups, s'abat sur la psyché humaine¹⁴. ».

Le marteau d'*Entropie* ne cesse de fractionner notre expérience subjective pour accélérer notre objectivation. Toutes les plateformes, téléphones, tablettes, etc. sont traumatogéniques quand ils fractionnent notre expérience subjective, ils contribuent à notre objectivation existentielle dans sa forme carencée : déficit d'attention, déficit de réflexion, déficit d'affection. L'installation *Entropie* de Paolo Almario est emblématique du rôle des technologies qui nous atomisent derrière le spectacle d'une pseudocoherence. Elle met en scène le leurre de la représentation de soi (comme élément de stabilité et comme accès à sa vérité), l'élimination de notre expérience subjective. On comprend comment l'œuvre *Entropie* serait aussi l'expression de l'expérience d'un réfugié politique qui a dû fuir la Colombie : expérience aussi violence que l'acquisition d'un nouveau visage, la transformation de l'identité de qui perd ses repères et s'en trouve de nouveaux.

Michaël La Chance
Chercheur CELAT, professeur UQAC

¹³ Cf aussi Will Self, « A Posthumous Shock, How Everything became Trauma » *Harper's Magazine*, December 2021, p. 27. « You repress the posthumous shock engendered by the totality of the camera's image [...] you repress your awareness of the steely wheels slicing away within inches of your vulnerable body. »

¹⁴ Self, op. cit., p. 34. « the trauma by a thousand blows that descends on the humain psyche ».